

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1920

THÈSE

181

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

François SERPAGGI

Né le 5 Septembre 1887 à Bocognano (Corse).

LA

TUBERCULOSE

EN CORSE

(ÉTUDE MÉDICO-SOCIALE)

Président : M. CARNOT, *Professeur.*

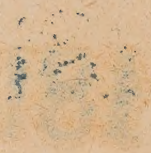
PARIS

LIBRAIRIE LITTÉRAIRE ET MÉDICALE

LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

1920



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1920

THÈSE

N°

181

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

François SERPAGGI

Né le 5 Septembre 1887 à Bocognano (Corse).

LA

TUBERCULOSE



EN CORSE

(ÉTUDE MÉDICO-SOCIALE)

Président : M. PAUL CARNOT, Professeur.

PARIS

LIBRAIRIE LITTÉRAIRE ET MÉDICALE

LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

1920

Faculté de Médecine de Paris

LE DOYEN : M. ROGER

ASSESSEUR M. POUCHET

PROFESSEURS MM.

Anatomie.	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNEO.
Physiologie.	Ch. RICHET
Physique médicale.	WEISS
Chimie organique et Chimie générale.	DESGREZ
Bactériologie.	BESANCON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.	N.
Pathologie médicale.	VAQUEZ
Pathologie chirurgicale.	GOSSET
Anatomie pathologique.	LETULLE
Histologie.	PRENANT
Opérations et appareils.	DUVAL
Pharmacologie et matière médicale.	POUCHET
Thérapeutique.	CARNOT
Hygiène.	BERNARD
Médecine légale.	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
Clinique médicale.	{ ACHARD
	{ WIDAL
	{ GILBERT
	{ CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la première enfance.	MARFAN
Clinique des maladies des enfants.	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux.	P. MARIE
Clinique des maladies contagieuses.	TEISSIER
Clinique chirurgicale.	{ DELBET
	{ QUENU
	{ LEJARS
	{ HARTMANN
Clinique ophtalmologique.	DE LAPPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	LEGUEU
Clinique d'accouchements.	{ BAR
	{ COUVELAIRE
	{ RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique.	J. L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile.	BROCA
Clinique thérapeutique.	A. ROBIN
Clinique d'Oto-rhino laryngologie.	SEBILEAU.

Agrégés en exercice

MM.			
ALGLAVE	JEANNIN	LOEPER	ROUVIERE
BRANCA	JOUSSET (A.)	MOCQUOT	SCHWARTZ
CAMUS	LABBE (HENRI)	MULON	SICARD
CASTAIGNE	LAIGNE-LAVASTINE	NOBECOURT	TANON
CHAMPY	LANGLOIS	OKINCZYC	TERRIEN
CHEVASSU	LECENE	OMBREDANNE	TIFFENEAU
DESMAREST	LEMIERRE	RATHERY	VILLARET
GOUGEROT	LENORMANT	RETTERRER	ZIMMERN
GREGOIRE	LEQUEUX	RIBIERRE	
GUENIOT	LEREBoullet	RICHAUD	
GUILLAIN	LERI	ROUSSY	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AVANT-PROPOS

Le but de ce modeste travail est simplement de vulgariser les notions les mieux établies sur l'étiologie et la prophylaxie de l'une des maladies sociales les plus terribles, la tuberculose.

En étudiant les causes du développement de la tuberculose en Corse, nous avons essayé d'appliquer ces notions à un cas particulier, de façon à les rendre plus *vivantes*, à les *illustrer*, pour ainsi dire.

En Corse, plus que partout ailleurs, s'impose cet effort de vulgarisation, car si la tuberculose y fait des progrès effrayants, la lutte pour les enrayer n'a pas encore reçu un commencement d'organisation.

Alors que dans tous les pays une véritable croisade est déjà organisée pour arrêter le fléau dans sa marche progressive, en Corse, chacun demeure inerte et silencieux. C'est pourquoi nous avons essayé d'aborder dans cette thèse l'étude de cette question dont la gravité devrait préoccuper tous les Corses.

Si faible que puisse être la portée de notre effort, du

moins il n'aura pas été tout à fait vain si, dans l'avenir, il en suscite d'autres plus puissants et plus efficaces.

*
* *

Nous adressons nos sincères remerciements à M. le Professeur Carnot qui a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse.



LA TUBERCULOSE EN CORSE

Tous les médecins ayant exercé leur art quelque temps en Corse sont unanimes à reconnaître que la tuberculose y est extrêmement répandue. On l'observe avec une fréquence extraordinaire aussi bien dans les campagnes que dans les villes, et dans tous les milieux sociaux.

D'après les constatations de médecins qui ont été à même d'établir la comparaison, on trouverait en Corse une proportion de tuberculeux plus élevée que dans beaucoup d'autres départements français.

Nous avons souvent entendu exprimer une opinion identique par les médecins militaires appelés à procéder à la visite médicale au cours des opérations du conseil de revision en Corse. Tous étaient stupéfaits du nombre élevé de jeunes gens qu'ils étaient obligés d'ajourner ou de réformer pour sommets pulmonaires suspects, insuffisance physique générale, ou lésions tuberculeuses manifestes.

D'ailleurs, parmi les conscrits reconnus bons par les

conseils de révision, il s'en trouve toujours beaucoup que l'on est obligé de réformer après leur arrivée au corps où les premières fatigues du métier militaire ont tôt fait de réveiller un foyer tuberculeux latent.

Au cours d'un séjour de huit mois que nous fîmes, en 1912, dans un régiment du Midi, où étaient incorporés de nombreux Corses, nous avons été à même de constater que c'étaient ceux-ci qui fournissaient le contingent le plus élevé de tuberculeux présentés devant les commissions de réforme.

Nous nous rappelons encore l'étonnement que cela causait à notre médecin-chef, qui, le premier, nous révéla l'existence du fléau de la tuberculose parmi nos compatriotes.

Les observations que nous avons faites en Corse par la suite n'ont fait que fortifier en nous cette impression première et nous ont permis de mesurer toute l'étendue du danger.

Nous avons été appelé à soigner des malades dans diverses localités, notamment dans un village d'un millier d'habitants environ, situé à quelques kilomètres d'Ajaccio, et où nous avons eu la douloureuse surprise de trouver des tuberculeux dans près d'un tiers des familles. En l'espace de 15 mois, il y eut cinq décès par tuberculose pulmonaire : un jeune homme âgé de 20 ans (tuberculose pulmonaire compliquée de laryngite); une fillette, âgée de 12 ans (tuberculose pulmonaire compliquée de granulie généralisée); une jeune femme de 30 ans (tuberculose pulmonaire compliquée de méningite tuberculeuse); un homme âgé de 54 ans

(cavernes pulmonaires); une femme âgée d'une soixantaine d'année (cachexie tuberculeuse).

Cette mortalité par tuberculose n'est pas une exception applicable à la localité où nous l'avons observée. D'après les constatations que nous avons faites dans d'autres localités et les renseignements que nous avons pris auprès de divers médecins, nous pensons qu'elle est à peu près la même dans tout le pays.

Ces faits sont surprenants pour quiconque connaît la douceur du climat de la Corse, qui réunit des conditions de salubrité exceptionnelles.

Située sur le 42° degré de latitude (Ajaccio est à peu près sur le même cercle de latitude que Rome), l'île est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes dont 3 ou 4 pics atteignent ou dépassent 2.500 mètres d'altitude, et dont les contreforts nombreux, recouverts d'une puissante végétation, étendent sur tout le territoire comme un immense manteau de verdure.

L'air y est d'une pureté, d'une limpidité merveilleuse; les vents n'y sont ni fréquents, ni violents, exception faite pour la pointe nord de l'île où le libeccio (vent d'est) souffle assez souvent en tempête.

Le sol granitique laisse sourdre une multitude de sources d'une eau limpide et légère.

Les pluies ne sont pas fréquentes, mais torrentielles. Enfin, la température y est très unie; point de ces variations brusques habituelles dans le midi de la France.

Voilà donc des conditions climatiques qui, semble-

t-il, devraient préserver le pays de la tuberculose et rendre la race particulièrement saine.

Et, en effet, naguère encore les villages corses étaient peuplés de jeunes gens remarquablement robustes, dont un grand nombre allaient grossir les rangs de nos troupes africaines et coloniales où la sélection était, on le sait, particulièrement sévère.

Les cas de longévité étaient assez communs, surtout dans les villages de montagne ; ils deviennent maintenant exceptionnels, et la jeunesse est décimée par la tuberculose ; la moyenne de la vie n'est que de 25 ans dans beaucoup de localités.

Quelles sont donc les conditions qui sont intervenues au cours du XX^e siècle pour provoquer chez les Corses ce fléchissement marqué de leur vitalité qui a entraîné un état de moindre résistance à la tuberculose ? C'est le sujet que nous nous sommes proposé d'étudier dans ce travail. A vrai dire, nous ne ferons qu'effleurer à peine les diverses questions qui s'y rapportent, le temps nous ayant fait défaut pour entreprendre des investigations plus précises.

Nous étudierons d'abord les causes prédisposantes : le paludisme, l'alcoolisme et aussi, à notre avis, les unions consanguines. Puis nous passerons en revue les causes qui ont facilité la contagion de la tuberculose.

Le Paludisme.

Il est naturel que l'on songe à incriminer le paludisme comme une des principales causes de déchéance

physique dans un pays soumis, en de nombreux endroits, à l'endémie palustre.

Le paludisme infeste tout le littoral de la Corse, ainsi que les régions avoisinantes jusqu'à une certaine altitude, 300 mètres environ. Ainsi, à Corte, petite ville du centre, située à peu près à cette altitude, les accès de paludisme n'y sont pas rares. Nous en avons observé de nombreux cas, à l'hôpital militaire de la ville, chez des soldats originaires de départements français où le paludisme n'a jamais été constaté; la caserne où étaient logés ces soldats était située non loin de la gare, dans un bas-fond avoisinant la rivière.

Léger a pu capturer des anophèles jusqu'à Wizzavona, petite station estivale située dans la montagne, à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mais c'est surtout la côte orientale qui est infestée par la malaria. Toute la plaine orientale, d'une fertilité extraordinaire pourtant, est encore inhabitable du mois de mai à la fin de l'automne; les habitants émigrent dans les villages de la montagne aux approches de l'été et ne redescendent qu'à l'entrée de l'hiver.

Le paludisme règne de même dans toutes les localités situées à proximité de l'embouchure des cours d'eau et dans les régions avoisinantes.

Dans quelques localités, notamment aux environs d'A-jaccio, on aurait pu croire jusqu'à ces deux dernières années à une régression du paludisme.

Les accès y étaient devenus fort rares, à tel point que les habitants n'émigraient plus dans la montagne, l'été venu. Ces heureux résultats étaient peut-être dûs au

développement de la culture qui avait eu pour effet d'assécher quelques mares stagnantes, gîtes d'anophèles.

Or, depuis deux ans, on constate dans ces mêmes localités une recrudescence inquiétante des accès palustres. On y observe toutes les formes de paludisme, depuis la tierce bénigne, qui est de beaucoup la plus fréquente, jusqu'aux accès pernicioeux; la fièvre continue palustre y est aussi très fréquente.

Nous ne savons à quoi attribuer cette brusque recrudescence du paludisme; la présence dans ces localités, de nombreux militaires ayant contracté le paludisme à l'armée d'Orient, n'y est peut-être pas étrangère.

Tel est, rapidement décrit, le tableau du paludisme en Corse.

Or, de l'avis de la plupart des médecins, les localités où sévit le paludisme sont également celles où l'on trouve le plus de tuberculeux.

Bien qu'il soit fort difficile d'établir d'une façon précise quels sont les rapports du paludisme avec la tuberculose, il ne paraît pas douteux que la première maladie prédispose l'organisme à l'atteinte de la seconde.

On sait à quel point le paludisme anémie les sujets qui en sont atteints. D'autre part, leur système nerveux est également intoxiqué et leur foie atteint par l'hématozoaire. Ces sujets sont ainsi mis en état de moindre résistance vis-à-vis du bacille de Koch, et une fois qu'ils sont atteints par la tuberculose, leur foie, leur tube digestif insuffisants ne leur permettent pas de s'alimenter comme il serait nécessaire pour lutter contre la maladie.

Mais, de plus, le paludisme rend ses victimes inaptes au travail et les condamne souvent à l'inaction absolue. Que de journées de travail perdues ainsi ! D'après les calculs du Docteur Carlotti, le paludisme occasionne chaque année en Corse une perte de 800.000 journées de travail.

Le paludisme est donc un facteur de misère et, par contre-coup, il prépare le chemin à la tuberculose. Ajoutons que les travaux agricoles auxquels s'adonnent les paysans des plaines corses sont particulièrement pénibles en raison de la nature du sol toujours très accidenté et des chaleurs excessives qui y sévissent tout l'été. En outre, l'alimentation est notoirement insuffisante, nullement en rapport avec la dépense d'énergie exigée par les durs travaux des champs.

Tout cela vient encore renforcer l'action du paludisme pour débilitier l'organisme.

Aussi la mortalité est-elle effroyable dans les localités où règne la malaria. On a constaté une différence énorme, allant parfois jusqu'à 20 ans, entre la moyenne de la vie dans les villages des plaines impaludées et celle des villages de la montagne.

Ce serait une erreur de croire que cette mortalité soit due presque exclusivement à l'action directe du paludisme ; les cas de mort par accès pernicieux sont excessivement rares dans de nombreuses localités où l'on n'observe guère que des formes bénignes ; on observe plus fréquemment des cas de mort dûs à une association typho-malarienne. Le plus souvent, le paludisme ne tue pas par lui-même ; il prépare le chemin à

la tuberculose qui vient achever les malades affaiblis par ses atteintes.

Nous avons cité, au début de ce travail, le cas d'une localité où nous avons vu mourir de tuberculose pulmonaire cinq personnes en l'espace de 15 mois; cette localité est située à 10 kilomètres du littoral et presque tous ses habitants sont impaludés. Ainsi, il nous paraît manifeste que le paludisme a largement contribué à favoriser le développement de la tuberculose en Corse.

L'alcoolisme.

Un fléau, plus terrible encore que le paludisme, parce qu'il sévissait partout, dans les villages de la montagne aussi bien que dans ceux de la plaine, dans la cabane du berger comme dans la maison du bourgeois, s'était abattu sur la Corse durant le siècle dernier, et c'est certainement à ses ravages que l'on doit attribuer en grande partie le fléchissement brusque de la vitalité de la race corse et son manque de résistance à la tuberculose. Ce fléau c'est l'alcool.

Les méfaits de l'alcool sur l'organisme ne sont plus contestés par aucun médecin; il est maintenant établi d'une façon certaine que l'alcool ingéré habituellement lèse gravement la plupart des organes. En ce qui concerne particulièrement l'appareil respiratoire, l'alcool le met en état de moindre résistance vis-à-vis du bacille de Koch (1). « On sait que tous les pays alcoo-

(1) Docteur Monin. *L'alcoolisme*.

liques sont des pays tuberculeux : les deux courbes morbides se suivent littéralement. C'est l'alcoolisme qui fait le lit à la tuberculose, dit Landouzy. La phthisie se prend sur le zinc, déclare Hayem. L'alcool tient en échec tous les efforts des hygiénistes et des philanthropes contre le fléau de la tuberculose. Les symptômes des maladies de poitrine présentent facilement, chez le buveur, une allure rapide et galopante ».

« L'alcoolisme stimule la tuberculose, en agissant surtout par l'intermédiaire de l'hépatisme et de la déchéance nerveuse ».

Mais ce n'est pas seulement sur l'organisme du buveur que se manifeste l'action néfaste de l'alcool ; cette action a une répercussion lointaine sur la descendance de l'alcoolique, chez laquelle elle produit une foule de manifestations morbides. Ce fait, qui est d'observation courante, a été démontré expérimentalement par de nombreux savants (1). « MM. Gilbert Ballet et Favre, en particulier, ont procédé à des expériences sur des chiens en alcoolisant ces animaux par l'adjonction d'alcool à leurs aliments. Ils ont ainsi montré que les chiennes alcoolisées, pendant la période d'alcoolisation, ne mirent bas que de rares petits, qui moururent tous au cours des premières semaines qui suivirent leur naissance.

Quand l'alcoolisation cessa d'être chronique, mais se fit à intervalle éloigné, les chiennes mirent bas un plus grand nombre de petits, parmi lesquels 75 p. 100 mou-

(1) Docteur Monin. *L'alcoolisme*.

rurent très jeunes et 25 p. 100 purent être élevés, mais restèrent malingres et fragiles. Quand enfin l'alcoolisation cessa complètement, les petits naquirent en quantité normale; 60 p. 100 vécurent, mais presque tous les vivants restèrent chétifs; et, en un an, tous étaient morts, sauf un seul. Les descendants des animaux alcooliques mouraient presque tous dans les convulsions ».

Chez l'homme, l'hérédo-alcoolique est presque toujours atteint de quelque grave tare, débilité constitutionnelle, rachitisme, idiotie, épilepsie; mais surtout il est atteint d'une prédisposition très marquée à la tuberculose.

En Corse, du moins, c'est la tuberculose que l'on rencontre le plus fréquemment chez les hérédo-alcooliques.

Avant la guerre, l'alcoolisme était répandu partout en Corse : dans les villes, les villages et les moindres petits hameaux. Les buvettes devenaient de plus en plus nombreuses; on pouvait en compter, dans maintes localités, une par cent habitants. On y consommait toutes sortes de spiritueux, mais surtout de l'absinthe.

Quant au vin, les Corses n'en faisaient pas, généralement, un abus immodéré.

L'absinthisme a fait en Corse des ravages terribles. On consommait dans la plupart des buvettes des absinthes de qualité inférieure dont le prix très modique permettait à chacun, si pauvre qu'il fût, de se griser le cerveau des fumées de la drogue verte.

Presque tous les adultes, exception faite pour les

femmes, et même très souvent de tout jeunes gens, avaient pris l'habitude de l'apéritif. Nombreux étaient ceux qui absorbaient habituellement plusieurs verres d'absinthe dans la journée.

Il n'y a pas de doute que cette longue intoxication par l'absinthe ait grandement contribué à faire naître chez les Corses une prédisposition fâcheuse à la tuberculose.

On sait, en effet, que l'absinthe est une des boissons alcooliques les plus toxiques, car aux effets de l'alcool viennent s'ajouter ceux des diverses essences que contient la liqueur. L'huile essentielle de l'absinthe, la thuyone, est un poison convulsivant des plus violents; mais il n'est pas le seul que contienne la liqueur d'absinthe. Même débarrassée de la thuyone, cette liqueur est toujours très dangereuse, car elle renferme diverses autres essences d'hysope, de fenouil, d'anis, de coriandre, etc., qui sont tous des poisons du système nerveux.

Telle est la nature des poisons que les Corses ont absorbés en quantité effroyable durant de longues années. Mais, à côté de l'absinthe, d'autres poisons, presque aussi dangereux, étaient livrés à bas prix à la consommation; il y avait toutes sortes de vins apéritifs, vermouths, amers, etc., dont on consommait de grandes quantités dans les villes; il y avait surtout les eaux-de-vie de marc et les rhums de qualité inférieure.

L'alcoolisme était, comme nous l'avons dit plus haut, répandu dans les moindres petits hameaux : le

berger avait sa bouteille d'absinthe dans sa méchante mesure et s'alcoolisait tout comme le citadin.

Rien d'étonnant, donc, à ce que ces générations alcoolisées aient produit une descendance de vitalité amoindrie, moins résistante à la tuberculose. Ainsi, le parallélisme entre l'alcoolisme et la tuberculose se vérifie une fois de plus en Corse.

Les unions consanguines.

En dehors de l'alcoolisme et du paludisme, il existe, à notre avis, en Corse une troisième cause de dégradation de la race : ce sont les unions consanguines.

Ce n'est là, bien entendu, qu'une hypothèse, mais il nous a semblé qu'elle s'accordait avec certaines observations cliniques. C'est pourquoi nous avons tenu tout au moins à la signaler.

Sans avoir la prétention de discuter ici la question de la consanguinité en général, question sur laquelle la controverse est loin d'être épuisée, nous ferons observer que, en ce qui concerne certaines maladies ou tares physiques, telles que la rétinite pigmentaire et la surdi-mutité, des enquêtes précises ont nettement établi leur relation étroite avec la consanguinité.

Voici l'une des conclusions de l'enquête de Boudin sur la surdi-mutité, conclusions reproduites dans l'article : consanguinité du *Dictionnaire des sciences médicales* de Dechambre :

« Le nombre des sourds-muets augmente souvent d'une manière très sensible dans les localités dans

lesquelles il existe des obstacles naturels aux mariages croisés. Ainsi la proportion des sourds-muets qui est, pour l'ensemble de la France, de 6 p. 10.000 habitants, et de 2 seulement pour le département de la Seine, s'élève, en Corse à 14 pour 10.000 habitants; dans les Hautes-Alpes à 25; en Irlande à 11; dans le canton de Berne à 28 ».

L'on voit donc que Boudin attribue à la consanguinité la proportion élevée de sourds-muets (14 pour 10.000 habitants) que l'on trouve en Corse.

Il est légitime de se demander si la consanguinité qui peut donner naissance à des tares comme la surditité n'a pas eu une influence fâcheuse sur la vitalité de la race corse et, par suite, sur sa résistance à la tuberculose.

Les mariages consanguins sont très fréquents dans nos villages corses. Il ne pouvait en être autrement dans un pays montagneux dont la population est disséminée à travers une multitude de petites bourgades qui sont restées longtemps sans voies de communication entre elles et condamnées à l'isolement le plus complet.

Exceptionnels entre cousins germains, les mariages sont fréquents entre cousins au 3^e degré ou à un degré plus éloigné.

Il y a de nombreux villages de 500 âmes et plus où presque tous les habitants ont entre eux des liens de parenté.

Or, la tuberculose est très répandue dans ces villages. Elle l'est beaucoup moins parmi les sujets dont le père

est italien et la mère corse ; car il y a un assez grand nombre de sujets italiens, venus récemment en Corse, qui ont contracté des unions avec des femmes corses.

On observe couramment que ces sujets, nés de mariages croisés, sont particulièrement robustes et indemnes de tuberculose.

Tels sont les faits ; il nous semble qu'ils sont de nature à faire penser que les unions consanguines ont eu, de concert avec le paludisme et l'alcoolisme, une action néfaste sur la race corse qu'ils ont rendue vulnérable à la tuberculose.

Causes ayant facilité la contagion de la tuberculose.

La contagion à l'école. — Nous avons essayé de montrer que le paludisme, l'alcoolisme et les unions consanguines étaient, en Corse, les trois grandes causes de dégénérescence de la race.

Il nous faut maintenant chercher à établir quelles ont été les causes qui ont facilité la contagion de la tuberculose, sur les individus ainsi mis en état de moindre résistance.

Parmi ces causes l'école est, à notre avis, celle qui doit être la première incriminée. C'est là, le plus souvent, que l'enfant se contagionne et devient tuberculeux. Par la suite, il contagionne à son tour ses camarades et les personnes de sa famille.

Le rôle de l'école dans la propagation de la tuberculose a été bien mis en lumière par un grand nombre d'hy-

giénistes. Diverses mesures ont été envisagées dans le but d'apporter aux maîtres et aux élèves la sécurité au point de vue de la contagion de la tuberculose; elles comportent, en plus de l'hygiène rigoureuse des locaux scolaires, des examens médicaux fréquents des élèves et du personnel enseignant, qui permettraient de dépister les tuberculeux et de les écarter de l'école.

C'est par l'application de ces mesures que devrait commencer en Corse la lutte contre la tuberculose.

Il faut avoir vu les salles d'école dans les villages corses pour ne plus douter du rôle important qui leur revient dans la contagion de la tuberculose.

Souvent, quand le village est de peu d'importance, la salle d'école est située dans la maison d'un particulier. C'est une pièce exiguë, de plafond bas; le cube d'air et l'éclairage y sont toujours notoirement insuffisants; les murs, qui ont subi une première fois un crépissage grossier, ne sont pour ainsi dire jamais plus blanchis par la suite et deviennent le réceptacle de toutes les poussières de la pièce. Le plancher, établi par des ouvriers inhabiles, trop souvent aussi usé à l'extrême, présente de nombreux trous et rigoles que ne pourraient jamais nettoyer les lavages les plus soigneux.

Qu'un élève tuberculeux vienne à cracher sur ce plancher et les bacilles y séjourneront indéfiniment; soulevés ensuite avec les poussières, ils infecteront toute la classe.

Des instituteurs nous ont cité des villages où la salle de classe était située au-dessus d'une écurie ou

d'une étable dont les émanations se répandaient dans la salle à travers le plancher disjoint.

Il y a des bourgs favorisés qui possèdent une maison commune comprenant des locaux pour le logement du personnel enseignant et des salles d'école. Malheureusement, ces bâtiments sont presque toujours mal entretenus par les municipalités; au bout de quelques années, ils sont dans un tel état de délabrement qu'ils offrent l'aspect de ruines. Nous pourrions citer telle maison commune, dans un village de l'arrondissement d'Ajaccio, où il n'y a plus un seul carreau de vitres depuis bien des années; dans les salles de classe, le plafond et les murs, dont le plâtre tombe morceau par morceau, sont dans un état lamentable; dans le parquet, des trous énormes où s'amasse la poussière.

On conviendra que de tels locaux scolaires réunissent toutes les conditions voulues pour faciliter la dissémination de la tuberculose.

Or, souvent la contagion est apportée par les maîtres eux-mêmes; les déplorables conditions d'hygiène que nous venons de décrire et le surmenage auquel les astreint le plus souvent un nombre d'élèves trop élevé font d'eux des victimes toutes désignées pour le bacille de Koch.

Parfois aussi, le maître est déjà tuberculeux au début de sa carrière, ayant contracté la maladie à la ville où il a dû se livrer à un surmenage pénible, dans de mauvaises conditions d'existence, pour obtenir ses titres universitaires.

Et ceci nous amène à considérer le cas, plus général,

de cette multitude de jeunes gens qui quittent leur village pour aller à la ville, Ajaccio, Bastia ou Corte, y entreprendre des études qui les mèneront jusqu'au baccalauréat ou au brevet supérieur.

Il y a actuellement un véritable exode de la jeunesse des campagnes vers la ville où l'attire le mirage des diplômes universitaires ; des statistiques établissent qu'il y a en Corse une proportion quatre fois plus forte que dans la moyenne des autres départements français d'élèves qui se présentent aux examens du baccalauréat.

Or, le plus grand nombre de ces jeunes gens poursuivront leurs études dans des conditions d'existence détestables.

La plupart du temps, l'écolier vit à la ville avec une ou plusieurs personnes de sa famille dans un appartement tout à fait inconfortable. Comme les ressources d'argent sont minimales, on s'arrange pour subsister avec des dépenses réduites à l'extrême limite. Aussi la nourriture est-elle toujours défectueuse et insuffisante.

D'autres fois, l'écolier prend pension dans une famille où, pour des prix d'une modicité inouïe, il sera soumis à un régime de famine.

Joignons à cela le surmenage intellectuel imposé par la préparation des examens, les risques de contagion beaucoup plus grands dans les immeubles de la ville, encombrés et mal tenus. Nous comprendrons alors pourquoi cette population écolière est frappée par la tuberculose dans de très grandes proportions.

Que d'exemples ne pourrait-on pas citer de jeunes gens, de jeunes filles surtout, attirés à la ville par le

mirage des diplômes universitaires, et arrêtés en chemin par la tuberculose !

La contagion à la caserne. — L'école n'est pas le seul milieu propagateur de la tuberculose ; l'armée en est un autre dont l'importance n'est pas négligeable.

L'hygiène y est encore trop mal observée et la promiscuité encore plus grande qu'à l'école.

Nous avons dit, au début de ce travail, combien de nos compatriotes sont réformés pour tuberculose pulmonaire au cours de leur passage au régiment.

Pour beaucoup d'entr'eux la maladie existait déjà, peut-être, avant leur arrivée au corps et son réveil subit s'expliquerait par les fatigues de l'entraînement, le changement brusque de milieu et même la dépression morale si fréquente chez les jeunes soldats. Mais combien d'autres prennent la contagion à la caserne !

Une fois réformés, ces sujets rentrent dans leur famille où ils sèment la contagion qui fera de nouvelles victimes. En voici un exemple : V..., est réformé au régiment pour bronchite suspecte, après un an de service. Il était très bien portant à son départ pour l'armée et n'avait jamais eu de maladie grave. Il rentre dans sa famille, amaigri, toussant et crachant beaucoup. Il meurt de tuberculose pulmonaire au bout de deux ans.

Durant sa maladie, il contagionne son frère, plus jeune que lui, sa mère et son père, qui vivent avec lui. Tous les trois, qui avaient toujours été bien portants jusque-là, tombent malades l'un après l'autre et meurent dans l'espace de trois ans avec des signes manifestes de tuberculose pulmonaire.

Les cas malheureux, comme celui que nous venons de citer, ne sont pas exceptionnels. Bien qu'ils ne soient pas particuliers à la Corse, nous ne saurions les négliger dans une étude où nous avons le dessein de rechercher toutes les causes qui ont provoqué la dissémination de la tuberculose dans l'île.

Qu'il nous soit permis d'ajouter que la contagion à la caserne serait beaucoup plus rare si l'on procédait à l'élimination rigoureuse de tous les militaires tuberculeux.

A ce point de vue, le contrôle du laboratoire, que certains règlements avaient exigé, a été peut-être jusqu'ici plus souvent funeste qu'utile, car les analyses les mieux faites ne décèlent pas toujours des bacilles dans les crachats de tuberculeux avérés; d'autre part, ces examens ne sont pas toujours faits avec le soin que l'on devrait y apporter.

Ces erreurs ne sont que trop préjudiciables aux malades que l'on garde à l'armée beaucoup plus longtemps qu'il ne faudrait et qui perdent ainsi quelques chances de guérison. Quand à la fin on se décide à les réformer, ils ont déjà contagionné d'autres camarades.

La contagion par le lait et la viande de boucherie. — La contagion de la tuberculose n'est pas toujours interhumaine; les animaux peuvent aussi nous contagionner, ainsi que l'ont nettement établi de nombreuses recherches. D'où l'on peut déduire que plus le nombre d'animaux tuberculeux augmente dans un pays, plus la tuberculose humaine aura de chance de s'y répandre. C'est, en effet, ce qui se produit en Corse,

Nous avons observé de nombreux cas de tuberculose pulmonaire chez des bergers, dans une localité où nous avons fait de nombreux séjours. Nous nous sommes demandé comment il fallait expliquer la contagion chez ces individus qui, cependant, mènent la vie de plein air et ne sont pas exposés aux mêmes risques de contamination que les individus vivant dans les agglomérations urbaines ou dans les villages, et nous avons pensé que la tuberculose ne pouvait leur venir que des animaux au contact desquels ils vivent ; soit que l'inoculation du bacille de Koch s'opère par la voie digestive, par l'ingestion de lait que très souvent les bergers prennent non bouilli ; soit que cette inoculation se fasse par les mains au contact de lésions tuberculeuses de la mamelle, fréquentes chez la chèvre et la brebis, soit enfin qu'elle se fasse par un tout autre moyen indéterminé jusqu'ici.

Le rôle du lait dans la transmission de la tuberculose nous paraît acquérir une importance de plus en plus grande en Corse où le troupeau ovin a subi un accroissement très marqué et continu, par suite de l'installation, en divers points de l'île, de fromageries où l'on fabrique des fromages destinés aux caves de Roquefort où ils doivent subir un dernier affinage.

Le résultat de cet accroissement numérique des ovins est de faciliter la propagation de la tuberculose dans les troupeaux ; les bêtes sont en effet plus mal soignées, moins nourries, aucun effort n'étant fait pour améliorer et étendre les pâturages, et exposées davantage à la contagion.

Il est fort regrettable que l'on n'ait jamais procédé sur ces animaux à l'épreuve de la tuberculine; nous sommes convaincu que cette épreuve permettrait de déceler une proportion énorme de sujets tuberculeux. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à voir l'aspect chétif, souffreteux des bêtes dans la mauvaise saison.

Comment pourrait-il en être autrement, d'ailleurs, quand on pense qu'en aucune saison ces troupeaux de brebis n'ont un abri qui les garantisse des intempéries. Ils sont simplement parqués, le soir, au milieu d'une clôture de cystes et de broussailles, sans aucune sorte de toiture qui les protège, durant les nuits d'hiver, de la pluie, de la neige et du froid. Car le berger corse, ancré dans sa routine de nomade séculaire, ne peut concevoir que l'on élève un toit pour d'autres êtres que l'homme. Il est bien regrettable que la loi ne puisse l'y obliger; lui-même y trouverait son compte : son troupeau ne serait plus ravagé par la tuberculose.

La contagion par la viande de boucherie ne doit pas être négligeable dans les villes comme Ajaccio, Bastia, Corte et dans les gros bourgs où l'on en consomme journellement.

Le contrôle de la viande n'est fait nulle part, si ce n'est à Ajaccio et Bastia où il y a un vétérinaire (on compte trois vétérinaires pour toute la Corse).

Ainsi, les bouchers peuvent débiter de la viande d'animaux malades, et Dieu sait s'ils doivent s'en abstenir!

On sait que la tuberculose est encore plus fréquente chez les bovidés que chez les ovins, et bien que Koch ait soutenu qu'elle était due à un bacille différent de

celui de la tuberculose humaine, il est bien établi actuellement que les deux maladies n'en font qu'une et que la tuberculose du bœuf est inoculable à l'homme (1).

« Depuis la communication de Koch (Congrès de Londres, 1901), une série d'observations d'infection de l'homme par les bovidés a été publiée et confirme l'ancienne doctrine.

« Voilà les principales : M. de Jong rapporte le cas d'un homme qui s'entailla le doigt en examinant le mésentère d'un bœuf tuberculeux; la plaie ne se cicatrisa pas, les bords s'indurèrent; il y eut un gonflement considérable; on dut gratter les tissus, et on y décela la présence du bacille tuberculeux. MM. Joseph et Trautmann ont publié trois cas de tuberculose verruqueuse de la peau, survenue chez les employés de l'abattoir de la municipalité de Berlin où l'on abat uniquement les animaux tuberculeux. M. Krause a fait connaître un cas identique chez un homme blessé en enlevant la peau d'une vache pommelière.

« M. Ravenel, de Philadelphie, un des vétérinaires les plus distingués de l'Amérique, a rapporté une série de cas tout à fait conformes à l'opinion de M. Nocard.

« D'ailleurs, M. Ravenel, auteur d'une série de travaux importants sur cette question, nous dit textuellement ceci : « L'évidence nous force à conclure que les tuberculoses humaine et bovine sont des manifestations de différence négligeable d'une seule et même maladie, et qu'elles sont intercommunicables.

(1) Docteur Louis Rénon. *Les Maladies populaires.*

« La tuberculose bovine est pour cela une menace pour la santé humaine. Nous ne pouvons, en ce moment, définir l'étendue du danger, mais on ne peut nier qu'il existe ».

Ce danger, dont M. Ravenel affirme la réalité, est certain en Corse où, comme nous l'avons dit, le contrôle de la viande de boucherie n'existe pas, sauf dans deux villes seulement.

On peut se demander si la contagion par la viande de porc ne constitue pas un danger plus grand encore, car d'une part, le porc est très fréquemment tuberculeux; d'autre part, on consomme une grande partie de ses viscères, intestin, foie et poumon notamment, lieux d'élection de la tuberculose, sans leur faire subir une cuisson suffisante. Quant aux tissus musculaire et graisseux qui servent pour la charcuterie, on sait qu'ils sont consommés crus, après avoir été simplement salés et séchés à l'air ou fumés, ce qui ne doit pas être suffisant pour détruire les bacilles.

Si le bacille de la tuberculose humaine peut contagionner le porc, il est certain que cette contagion doit être très fréquente dans nos villages corses où l'on voit les porcs errer en liberté dans les rues, se nourrissant de tous les détritux qu'ils y trouvent.

Ainsi, le danger de la contagion de la tuberculose par le lait et la viande nous paraît certain en Corse.

Particularités relatives à l'hygiène des habitations. — Nous terminerons cet exposé en signalant quelques particularités ayant trait à l'hygiène des habitations.

Les maisons insalubres ne sont malheureusement que

trop nombreuses en Corse. Dans les villages, la plupart des habitations sont très vieilles; elles sont petites, avec des fenêtres étroites, en nombre insuffisant, et ne comprennent que quelques pièces exigües où s'entasse une famille nombreuse. Ces maisons sont fréquemment adossées au rocher que l'on a dû tailler pour établir les assises de la maison, et qui monte souvent à hauteur du toit; de la sorte, la lumière ne peut pénétrer dans les appartements pour les assainir; l'air n'y circule que très difficilement; l'humidité y suinte le long des murs.

Il est aisé de comprendre que, dans de telles conditions, les bacilles de Koch, apportés du dehors avec la boue du chemin ou expectorés avec les crachats d'un tuberculeux, doivent rester virulents pendant longtemps et que le foyer de contagion ainsi créé ne s'éteigne qu'à la longue.

Signalons ici la mauvaise habitude qu'ont les paysans corses de cracher sur le parquet des appartements, habitude d'autant plus dangereuse que le balayage est toujours fait à sec et que jamais, en aucune circonstance, on ne procède à la désinfection des appartements. Parfois, après le décès d'un poitrinaire, on se contente de badigeonner les murs au lait de chaux.

Le plus souvent, il n'y a pas de cabinets d'aisance dans les maisons. Ce détail n'est pas particulier aux habitations des villages; il en est de même dans les vieux quartiers d'Ajaccio, de Corte et de Bastia. Immondices et déjections sont jetés et accumulés derrière les maisons, formant des cloaques innommables qui sont un foyer permanent de contamination, d'où les germes morbides

sont véhiculés partout par le vent, les mouches et les eaux de pluie.

C'est là un état de choses vraiment intolérable auquel les municipalités devraient être mises en demeure de porter remède.

Mais en dehors de l'action des pouvoirs publics il y a un vaste effort à entreprendre pour l'éducation de la jeunesse au point de vue de l'hygiène. Cet effort incombe surtout aux maîtres de l'enseignement, aidés des médecins.

Il faudrait que tous les jeunes gens sachent ce que sont les maladies contagieuses, comment elles se propagent et quels sont les moyens propres à éviter la contagion. On verrait alors disparaître certaines habitudes malpropres extrêmement dangereuses : on voit, par exemple, tous les membres d'une famille se désaltérer à la même cruche en y appliquant les lèvres, ou bien tous les habitants d'un village se désaltérer, par le même procédé, au robinet d'une fontaine publique. Que de cas de tuberculose doivent avoir, en Corse, cette origine !



PROPHYLAXIE

Nous venons d'indiquer une des mesures qui s'imposent le plus pour combattre le fléau de la tuberculose en Corse : vulgariser les notions d'hygiène.

Cette mesure peut donner des résultats immédiats et peut être appliquée par l'initiative privée, celle surtout des médecins.

Quant aux autres mesures prophylactiques, elles relèvent surtout des pouvoirs publics. La lutte contre l'alcoolisme a déjà fait un important progrès grâce à la suppression de l'absinthe ; mais pour la rendre entièrement efficace, il faut la compléter par la suppression de tous les spiritueux.

La lutte contre le paludisme devrait être menée avec toute l'énergie que nécessite l'étendue du mal. Il serait temps que l'assainissement de la plaine orientale et des autres régions impaludées de l'île devienne enfin une réalité.

Supprimer l'alcoolisme et le paludisme en Corse, ce serait supprimer la misère et faire disparaître en même temps les deux grandes causes de dégradation de la race ; ce serait triompher de la tuberculose.

En ce qui concerne l'application des mesures d'hygiène dans les établissements scolaires, les pouvoirs publics ont également autre chose à faire qu'à se croiser les bras ; les syndicats des membres de l'enseignement, qui sont les premiers intéressés à l'application de ces mesures, ne pourraient-ils les obliger à sortir de leur torpeur ?

Ils pourraient obtenir, tout au moins, que les municipalités pourvoient à la réfection, à l'entretien et à la désinfection des locaux scolaires, toutes les fois que cela serait nécessaire.

Quant à la contagion par le lait et la viande nous ne pouvons espérer que l'on prenne dès maintenant des mesures efficaces pour l'enrayer, c'est-à-dire que l'on essaye de combattre la tuberculose dans les troupeaux eux-mêmes, ce qui supprimerait la source de contagion. Il serait cependant nécessaire d'exiger que le contrôle de la viande de boucherie soit fait d'une façon rigoureuse partout où cela sera possible ; il serait bon de même d'instruire tout le monde, en Corse, sur la nécessité de bien faire bouillir le lait et de soumettre à la cuisson toutes les viandes.

Telles sont rapidement esquissées les mesures prophylactiques les plus urgentes dans la lutte contre la tuberculose en Corse.



CONCLUSIONS

La tuberculose est très répandue en Corse, peut-être même plus répandue que dans beaucoup d'autres départements français.

Cependant, la Corse jouit d'un climat tempéré, très salubre. La population y était jadis très robuste.

Il y a donc des causes qui sont intervenues, pour provoquer une diminution de vigueur de la race corse et faciliter le développement de la tuberculose dans le pays.

Ces causes sont :

Le paludisme. — De nombreuses parties de la Corse, notamment la plaine orientale et les régions avoisinant le littoral sont infestées par la malaria.

Or, c'est dans ces régions impaludées que l'on trouve le plus de tuberculeux. Bien que l'on doive tenir compte d'autres facteurs, tels que le climat anémiant, le surmenage physique joint à une alimentation défectueuse, il est logique de penser que l'impaludisme contribue à faciliter l'éclosion de la tuberculose.

L'alcoolisme. — Les Corses, qui étaient jadis très sobres, se sont adonnés à l'alcool depuis l'introduction dans l'île de liqueurs alcoolisées, livrées à bas prix à la consommation. De toutes ces liqueurs, l'absinthe était celle qui faisait le plus de ravages avant la guerre.

Or, on connaît les méfaits de ce poison sur l'organisme.

Aussi, n'est-il pas étonnant de constater que la tuberculose a suivi en Corse, comme partout ailleurs, en Normandie, par exemple, un développement parallèle à celui de l'alcoolisme.

Les unions consanguines. — Les unions consanguines sont très fréquentes en Corse. Une enquête de Boudin sur la surdi-mutité attribuée aux unions consanguines la proportion, élevée, de 14 sourds-muets pour 10.000 habitants que l'on trouve en Corse.

Il est permis de se demander si la consanguinité n'a pas créé, de même, chez les Corses une prédisposition fâcheuse à la tuberculose.

La contagion de la tuberculose se fait surtout à l'école où l'hygiène fait totalement défaut et où aucune mesure n'est prise pour écarter les sujets tuberculeux.

Souvent la contagion est apportée dans les familles par des jeunes gens réformés au régiment pour tuberculose pulmonaire.

Le lait et la viande de boucherie nous paraissent avoir un rôle important en Corse, dans la transmission

de la tuberculose. Il n'existe aucun contrôle de la viande de boucherie, sauf à Ajaccio et Bastia.

Il y a en Corse trop d'habitations malsaines. Dans les villages de montagne, les maisons sont souvent adossées au rocher; elles sont très humides; l'air et la lumière n'y pénètrent pas suffisamment.

Des habitudes déplorables contraires à l'hygiène, complètent les causes qui ont facilité le développement de la tuberculose en Corse.



Vu : le Président,
CARNOT

Vu : le Doyen,
H. ROGER

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
L. POINCARÉ

Coulommiers. — Imp. DESSAINT et C^e.
